



HAL
open science

”Le corps dans la culture méditerranéenne: Fragments d’un parcours amoureux”

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. ”Le corps dans la culture méditerranéenne: Fragments d’un parcours amoureux”.
Le Corps dans les cultures méditerranéennes, VECT-Mare Nostrum EA 2983, Mar 2006, Perpignan,
France. pp.293-303. hal-01720465

HAL Id: hal-01720465

<https://hal.science/hal-01720465>

Submitted on 1 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

LE CORPS DANS LA CULTURE MEDITERRANEENNE :
FRAGMENTS D'UN PARCOURS AMOUREUX

Paul CARMIGNANI
Directeur du VECT-*Mare Nostrum*
Université de Perpignan-*Via Domitia*

TROIS REMARQUES préliminaires avant d'entrer dans le vif du sujet : la première pour justifier une allusion qui ne vous aura point échappé dans le titre de cette communication : la référence – en forme d'hommage – aux *Fragments d'un discours amoureux* de R. Barthes (1977), qui, le premier en France, a introduit dans la critique littéraire trois éléments longtemps forclos par l'université : le corps, le désir et le plaisir ; en témoignent les citations suivantes :

Écrire est un mode de l'Éros. (*Essais critiques*, 14)

Le plaisir du texte, c'est ce moment où mon corps va suivre ses propres idées – car mon corps n'a pas les mêmes idées que moi. (*Le Plaisir du texte*, 30)

L'écrivain est quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère [...] : pour le glorifier, l'embellir, ou pour le dépecer, le porter à la limite de ce qui, du corps, peut être reconnu. (*Le Plaisir du texte*, 60)

La seconde pour vous avertir – quitte à vous décevoir – qu'il ne faut s'attendre, malgré le côté accrocheur voire racoleur de mon titre, ni à un parcours exploratoire du corps en tant qu'objet érotique (pour cela, je vous renvoie, entre autres, au *Génie des orifices* de Jean-Pierre Dufreigne¹ ou à *Cinq méditations sur le corps plus une* de Jacques Brosse²) ni à aucune révélation personnelle hormis celle d'un amour du corps, féminin de préférence, précision qui n'est peut-être pas superflue dans une rencontre où il sera beaucoup question d'homosexualité masculine.

La troisième, enfin, plus sérieuse, pour préciser le parti pris que j'ai adopté et la teneur d'une communication qui se voulait, au départ, essentiellement programmatique. En effet, il m'a semblé que pour traiter du thème de ce colloque, deux approches s'offraient à nous : nous pouvions soit nous cantonner à la présentation d'un cas particulier au détriment d'une vue d'ensemble soit adopter un point de vue global pour nous situer à un certain niveau d'abstraction et de généralité au risque de tomber dans la platitude. Chaque approche comporte évidemment ses avantages et ses inconvénients : j'ai bien imprudemment opté pour la

1. *Le Génie des orifices : Esthétique des plaisirs de la table et du lit*, Paris, Belfond, 1995.

2. Paris, Éditions du Rocher, 1991.

seconde et me propose d'esquisser ou de baliser un parcours que je sais aujourd'hui forcément fragmentaire, en évoquant succinctement quelques passages obligés d'une réflexion générale sur le corps dans la culture méditerranéenne. Chemin faisant, j'indiquerai certaines orientations et marquerai aussi quelques pauses – quelques stations – à des moments appropriés, mais je tiens à le redire clairement, il ne s'agira là que des fragments d'un projet ambitieux et avorté – établir une sorte de cartographie du corps en Méditerranée –, échec patent qui ne me permettra au mieux que de rajouter quelques tesselles à la mosaïque collective que nous sommes sur le point de composer.

D'où partir ? Étant doublement méditerranéen – puisque Catalan je suis mâtiné de Toscan – ce sera inévitablement de l'expérience personnelle, c'est-à-dire des visions du corps auxquelles j'ai été confronté : corps vêtus de noir des vieilles Catalanes de mon enfance ; corps noueux, sanglés par la *faixa*³, des travailleurs de la terre au teint recuit par le soleil ; nus suggestifs des galeries de peinture ; statues de A. Maillol dans les squares et les musées sans oublier, dans nos églises et chapelles, les corps torturés des descentes de Croix ou percés de flèches des Saint-Sébastien, représentations où s'épanouirait, par opposition à ce que Régis Debray⁴ appelle la « Ligne Calvin, puritaine, nordique », la « Ligne Loyola, sensuelle, méridionale » favorisée par la culture méditerranéenne occidentale, c'est-à-dire « un art d'incarnation, avec priorité aux valeurs tactiles, aux effets de pâte, à la gestualité, tournée vers la nature et la lumière. » (115). De notre côté de la Méditerranée, l'art n'a guère manifesté de défiance à l'égard du corps et ne répugne pas à la figuration : nus et paysages foisonnent alors que :

Le purisme géométrique, le fonctionnalisme de type Bauhaus, l'art abstrait se sont développés dans les pays nordiques en prolongement du puritanisme réformé. Partout en Occident où la distance entre Dieu et l'homme est la plus grande, la hantise de l'impur et du péché de chair met la plastique à la diète. Angleterre, Pays-Bas, Allemagne du Nord, États-Unis, Scandinavie : nourriture fade, murs blancs, corps sans odeur, viande bouillie (Debray, 117).

Je pourrais encore évoquer les corps athlétiques des gloires du stade locales, les corps dénudés des estivantes sur nos plages ou quelques aperçus fugaces de scènes érotiques au cinéma, bref, mille et une visions se pressent et s'entremêlent en un kaléidoscope qui ne laisse guère a priori percevoir d'unité, mais on ne s'en étonnera guère s'agissant de la Méditerranée où, par définition, règne le divers et le disparate. De même que, selon F. Braudel : « La Méditerranée est non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation,

3. Large et longue bande de tissu dont les ouvriers agricoles se ceignaient les reins.

4. *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, 1992, 109.

mais des civilisations entassées les unes sur les autres », il n'y a certainement pas un corps méditerranéen mais des corps méditerranéens, non pas une représentation unique mais plusieurs. Et l'on retrouve ici ce qui pour moi fait tout l'intérêt – mais aussi la difficulté – de cette « pensée méridienne » que je m'efforce de promouvoir, et qui nous invite à « penser l'unité de ce qui est multiple et aussi la diversité de ce qui est un ». (E. Morin).

C'est bien le cas du corps dans la culture méditerranéenne, qui est pris dans une triple tradition et perspective : gréco-romaine, judéo-chrétienne et arabo-musulmane. Immense tâche – voire gageure – dès lors d'aborder l'étude du corps à travers ce triple prisme ; quel parallèle pourrait-on établir entre, d'une part, la perception qu'en avait les Grecs anciens (elle était dominée par l'analogie microcosme (l'homme)/macrocosme (l'univers), c'est-à-dire une correspondance et une relation de cause à effet entre la structure du corps humain et celle du cosmos) et, d'autre part, la conception chrétienne du corps d'une créature faite à l'image de Dieu mais sur lequel pèse la suspicion à l'égard de ses appétits et de ses séductions ? L'Esprit vivifie mais la chair est faible d'où la mortification du corps par l'ascète et le mystique qui n'en finissent pas d'expié le scandale d'une âme incarnée. De même, quel rapprochement possible avec l'Islam qui ne connaît pas la notion de péché originel et considère que l'homme a été créé dans la forme la plus parfaite ? Ce qui n'empêche nullement le corps du musulman d'être soumis à un dispositif rituel massif et déterminant ; c'est « un corps livré au dogme » aussi a-t-on pu soutenir que « le corps au Maghreb est un corps textuel [c'est-à-dire] soumis à une diversité de pratiques qui entretiennent une parenté de nature avec l'Écriture⁵ ». Et il en va de même dans la religion juive : s'il n'y a point de culpabilité innée de l'homme résultant du péché originel, le corps est pareillement enserré dans le carcan des 613 prescriptions et commandements obligatoires de la Loi. On perçoit la complexité de la question, complexité redoublée par la nécessité où nous serions peut-être d'établir, comme le suggère M. Chebel dans l'étude précitée, *Le Corps en Islam*, une distinction entre *le corps* (qui nous spécifie en tant que sujet-objet), *la corporalité* (le concept désignerait le point de jonction du corps situé entre le profane et le sacré), *le corporel* (qui relèverait du relationnel ; c'est la partie expressive du corps) et *la corporéité* (dimension biologique du corps)⁶. Ajoutons que « le corps est corps de langage, de croyances et de mythes beaucoup plus qu'un corps anatomique » (Chebel, 9) et l'on aura un aperçu des multiples facettes de la thématique qui nous occupe. Vous le voyez, les prolégomènes de ce parcours sont déjà semés d'embûches et

5. Malek Chebel, *Le Corps dans la tradition au Maghreb*, PUF, 1984 réédité sous le titre de *Le Corps en Islam*, Paris, PUF, “Quadrige”, 1999, pages 13 ; 15 ; 175.

6. *Ibid.*, 17.

d'obstacles redoutables aussi en reviendrai-je prudemment – lâchement ? – à mon point de départ : la série d'impressions et de visions que j'ai passée en revue.

S'y manifeste une opposition fondamentale : celle du corps voilé/dévoilé, caché/exhibé qui culmine dans les deux extrêmes : corps vêtu vs. corps dénudé. C'est une opposition incontournable où l'on est toujours tenté de voir – fût-ce sur le mode de l'illusion – une spécificité méditerranéenne. La Méditerranée aurait permis une redécouverte du corps que A. Camus exalte dans *Noces* ou *L'Été*⁷ :

Pour la première fois depuis deux mille ans, le corps a été mis nu sur des plages. Depuis vingt siècles, les hommes se sont attachés à rendre décentes l'insolence et la naïveté grecques, à diminuer la chair et compliquer l'habit. Aujourd'hui et par-dessus cette histoire, la course des jeunes gens sur les plages de la Méditerranée rejoint les gestes magnifiques des athlètes de Délos. Et à vivre ainsi près des corps et par le corps, on s'aperçoit qu'il a ses nuances, sa vie et, pour hasarder un non-sens, une psychologie qui lui est propre. L'évolution du corps comme celle de l'esprit a son histoire, ses retours, ses progrès et son déficit [...] Comment alors ne pas s'identifier à ce dialogue de la pierre et de la chair à la mesure du soleil et des saisons ?

Le triptyque « mer, soleil et femmes dans la lumière » (A. Camus) est un des lieux communs fondamentaux de la culture méditerranéenne ; difficile d'échapper au stéréotype tant il s'est ancré dans l'imaginaire collectif : la Méditerranée aurait favorisé une libération des corps et privilégié la nudité mais, là encore, cette idée, à peine évoquée, suscite tout de suite l'image adverse : celle du corps protégé des regards, que l'on n'expose ni à la vue des hommes ni à l'œil cyclopéen du soleil, d'où l'usage des voiles, foulards ou fichus et l'opposition entre la vie au dehors cultivée avec passion (rôle de la rue, de la place ombragée et de la fontaine) et l'intimité claquemurée dans le secret d'une maison hermétiquement close où les parures se portent pour l'usage exclusif de l'homme. Car, on l'oublie trop souvent, il existe un « *puritanisme méridional* » (lointain descendant du puritanisme pythagoricien ?) ; c'est à D. Fernandez que je dois la prise de conscience de cette dimension souvent méconnue ou occultée de la culture méditerranéenne. Il l'évoque dans *Mère Méditerranée*⁸ et montre qu'il existe, ambivalence foncière, une pudeur méridionale associée à la plus grande impudeur, et notamment une impudeur verbale outrancière qui (sur)compense une forme de retenue imposée par le code de conduite dans certaines circonstances de la vie publique ; écoutons l'auteur :

Pourquoi le jeune Italien parle-t-il pendant des heures de la femme si, comme je le crois, la femme ne l'intéresse pas tellement ? Par paresse, par habitude, par conformisme. J'ai entendu des Napolitains discuter de huit heures du soir à onze heures de la femme et plus particulièrement d'un endroit précis de l'anatomie féminine, avec une fureur analytique qui faisait penser bien plus à du ressentiment qu'à de la tendresse. Puis ces

7. *Noces* suivi de *L'Été*, Paris, Gallimard, 1959, 36-37.

8. *Mère Méditerranée*, Paris, Éditions B. Grasset, 1965, 85.

mêmes jeunes gens, au lieu de mettre à exécution leurs discours, rentraient chez eux se coucher le plus tranquillement du monde.

Qu'avaient-ils donc assouvi pendant ces trois longues heures ? L'amour de la femme ou la haine de la femme ? Et la femme était-elle même le véritable centre de leurs préoccupations ? Je m'émerveillais qu'il n'y eût pas moins de feu dans leurs paroles que d'indolence dans leurs désirs. Je ne m'étonnai bientôt plus : on revendique d'être ce qu'on n'est pas sûr qu'on soit. Ils mouraient de crainte de ne sembler point assez hommes. L'honneur encore. (296-7)

Et D. Fernandez de se demander si « L'éros latin, il [ne] faudrait [pas] le capter à sa source, pris entre la sujétion filiale, l'exhibition et l'homosexualité ? » (300). Piste effectivement envisageable ; en tout cas, cette longue citation non seulement illustre l'ambivalence foncière que j'évoquais à l'instant mais encore laisse apparaître en filigrane un second code qui règle les relations entre hommes et femmes en Méditerranée : l'honneur. Impossible là encore de ne pas en tenir compte. Le monde méditerranéen est par tradition une société à deux vitesses, un monde d'hommes où – les temps changent, fort heureusement – la place des femmes était à côté mais pas avec eux :

Pour garantir l'honneur de leurs femmes, les maris siciliens les tiennent bouclées à la maison. Dans les villages, l'été, on remarque une curieuse tolérance : assises dehors, devant leur seuil, mais le nez collé à la porte et le dos tourné à la rue, les femmes cousent ou brodent. Les hommes, au contraire, adossés au mur, dévisagent à leur aise les passants. (287)

Ces observations suggèrent deux nouvelles directions où pourrait s'engager une réflexion sur le corps en Méditerranée : la première, appelons-la "Corps et société" (le corps est une instance déterminante de l'organisation sociale), permettrait d'aborder « la façon dont chaque société impose à l'individu un usage rigoureusement déterminé à son corps » (Lévi-Strauss) ; le corps explique la société. La seconde, "Corps et séduction", s'attacherait à étudier les parades et stratégies amoureuses (par exemple, l'œillade, fer de lance au Maghreb – avec la démarche – de l'entreprise de séduction, selon M. Chebel) ainsi que l'érotisme méditerranéen : le corps à corps amoureux. Je ne m'y engagerai point faute de temps et aussi parce qu'elles seront en partie explorées par les autres intervenants. Je préfère aborder un aspect essentiel qui sous-tend toutes ces pratiques, c'est-à-dire la relation entre corps et langage.

S'il est une particularité incontestable du corps dans la culture méditerranéenne, c'est bien le rôle d'auxiliaire essentiel qu'il joue dans la communication : le langage des Méditerranéens est habité de présence corporelle ou, pour le dire comme P. Guiraud, « Notre corps parle et nous parlons avec le corps⁹ ». Il est donc opportun de consacrer quelques remarques à l'évocation des divers codes corporels qui interviennent dans la communication ; pour ce

9. P. Guiraud, *Le Langage du corps*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1980, 5.

faire, je m'appuierai sur quelques données fournies par trois disciplines se préoccupant de la question :

La *kinésique* ou étude des gestes et mimiques ;

La *prosodique* : étude des intonations et variations de la voix par lesquelles s'expriment les sentiments et intentions des interlocuteurs. S'y rattachent aussi les cris, larmes, rires et soupirs, dont on ne connaît à peu près rien ;

La *proxémique* ou étude des positions du corps dans l'espace culturel ; ainsi l'embrasade, la place dans un cortège (mariages, enterrements, etc.), la distance maintenue entre les interlocuteurs, etc.

Les Méridionaux, les Latins, les Maghrébins parlent tous avec leurs mains et font usage dans la communication de gestes, mimiques et attitudes corporelles caractéristiques à tel point qu'on a posé l'existence d'une « *Méditerranée gestuelle*¹⁰ » ou pour citer à nouveau P. Guiraud, d'un « *sabir gestuel* », d'une gestuelle émotive où figureraient divers gestes pour attirer ou conjurer le mauvais œil, faire des avances sexuelles ou invectiver son adversaire (cf. le bras d'honneur). Se rattachent à ce domaine la mimique, véritable « *hiéroglyphe visuel* » selon M. Chebel (« Le Maghreb a hérité d'une longue tradition arabe, faisant de la mimique un sujet de prédilection », 44), les lamentations des pleureuses et les youyou des femmes arabes ; la liste est loin d'être exhaustive.

Notons également que si le corps prête ses formes, ses fonctions, ses états, à des concepts qu'il colore en même temps qu'il les désigne, il est aussi grand pourvoyeur de jurons, d'insultes et d'obscénités concernant majoritairement le corps de la mère ou de la sœur. Autre domaine intéressant : l'étude des noms, surnoms et sobriquets inspirés par quelque particularité physique (nos communautés villageoises d'antan en étaient très friandes) et celle des proverbes, devinettes et expressions populaires liés au corps, pratiques très courantes sur les deux rives de la Méditerranée.

La prosodique se compose de la mélodie – c'est un des principaux véhicules de l'expressivité (constituée par les variations de hauteur) ; du rythme, défini par la succession et le nombre des accents toniques (et des accents émotionnels) et du tempo, lié à la quantité des syllabes et des pauses. Sans entrer dans les détails, je soulignerai sa parenté avec la kinésique : le phrasé suprasegmental se superpose à la parole articulée et l'accompagne en même temps que les gestes et la mimique, d'où l'existence de véritables *gestes vocaux* (*Olà ! Ciao !*

10. Malek Chebel, *Le Corps en Islam*, Paris, PUF, "Quadrige", 1999.

Té ! Collons ! etc.). Tout ce ceci relève de l'expressivité sur laquelle nous reviendrons brièvement dans un instant.

La proxémique, enfin, concerne les rapports du corps à l'espace ou les manières de s'approprier l'espace. C'est un domaine particulièrement intéressant qui révèle que les cultures n'occupent pas l'espace de la même manière : en Occident, par exemple, on circule plutôt au centre des pièces d'habitation, leur pourtour étant réservé aux meubles ; en Orient, on circule plutôt le long des parois (G. 89). Mais ce qui a le plus de pertinence pour notre propos, c'est la gestion de l'espace corporel, c'est-à-dire la distance entre les interlocuteurs et leur position réciproque. On peut définir quatre types : la distance publique, la distance sociale, la distance personnelle et la distance intime :

La distance publique est celle qui sépare le locuteur d'un groupe auquel il s'adresse (entre 4 et 8 m).

La distance sociale : aux USA, elle est comprise entre 1,20 m et 2,10 m ;

La distance personnelle est normale, neutre : elle correspond à l'écart maintenu spontanément par les individus : aux USA elle est comprise entre 45 et 120 cm ;

La distance intime : de 0 à 45 cm. Fait l'objet de tabous qu'on ne saurait transgresser car tous les sens sont impliqués (par exemple, les odeurs corporelles deviennent perceptibles) ;

À partir de ces valeurs objectives, on peut noter certaines particularités méditerranéennes telles que, par exemple, le fait que dans les pays latins et arabes, la distance sociale entre les hommes se confond souvent avec la distance intime. Aussi les Anglo-Saxons, qui maintiennent une certaine distance entre les locuteurs, se sentent-ils incommodés et agressés par les Latins qui, tendant à réduire cette même distance, ressentent, au contraire, la froideur de leurs interlocuteurs. Les Méditerranéens ne peuvent se parler confortablement qu'à une distance très voisine de celle qui évoquerait en Grande-Bretagne ou en Amérique du Nord des sentiments érotiques ou agressifs. Le résultat est que, lorsque les Méditerranéens se rapprochent, les Nordiques reculent. Les gens du Midi pensent que ceux du Nord sont distants ou froids, réservés ou inamicaux. Les Nordiques, de leur côté, accusent les Méridionaux de leur souffler dans la figure, de les coincer ou de leur postillonner au visage.

Jusqu'à présent, j'ai surtout évoqué le corps singulier, individuel mais il existe, me semble-t-il, une autre configuration typiquement méditerranéenne : les corps en foule ou amassés. Non que les foules n'existent pas ailleurs mais alors on les subit, on les maudit ; en Méditerranée, on s'y plonge et on en jouit ouvertement. Si le héros de *La Méprise* de V. Nabokov, se promenant dans Perpignan, se dit « écrasé par la foule méridionale » et accablé

par de « riches odeurs nauséabondes¹¹ », à l'inverse, Peter Mayle dans *A Year in Provence* évoque la jouissance qu'inspirent au Provençal les contacts physiques (« *The Provençal delight in physical contact* », 101), pertinente notation que Jean-Noël Schifano corrobore à propos de Naples dans *Désir d'Italie*¹² :

Partagé le plaisir de la fusion des corps dans la foule, ce rite pour le Napolitain, la Napolitaine, qui s'agglomèrent à toute manifestation, civile ou religieuse, qui choisissent le surplace des trottoirs fourmillants plutôt que la voie libre ou le détour solitaire, et pratiquent le *struscio* : marcher le plus lentement possible dans la marée des foules, glisser, traîner ses pieds (d'où le bruit : « struchio ») sans les presque soulever, afin de lentement croiser des regards, frôler des mains, des épaules, des hanches ovées, dilater des cœurs, le long des murs alvéolés du friable tuf blond [...] ; partagé le tohu-bohu hurleur et klaxonnant, la transgression de tous les codes établies par la loi venue du Nord, dans l'éclat ironique des pare-chocs gondolés et des yeux rieurs où brillent la finesse grecque et, par éclairs, la folie espagnole.

Notez, enfin, bien que le lien avec le corps soit moins patent, que la proxémique inclut également l'organisation du temps et sa signification dans un système de communication sociale (temps d'attente plus ou moins long imposé à un visiteur ou solliciteur, signe de l'intérêt ou de l'importance qu'on lui porte). On n'accorde pas au temps la même valeur économique ni surtout symbolique à Naples, à Barcelone, au Caire qu'à Londres ou New York. Nous savons tous que le *mañana* castillan couvre un avenir qui commence "demain" et s'étend à l'infini. Les sociétés méditerranéennes s'opposent aux sociétés industrielles du Nord par leurs modes de socialisation du temps et de l'espace : les premières évaluent et signifient le temps de relations sociales à partir de critères plus ou moins "naturels", intuitifs, subjectifs et approximatifs ; les secondes en fonction d'un temps "technique", objectif, précis et finement différencié (G. 106) :

Pour une autre façon de diviser le temps social considérons l'Arabe de la Méditerranée orientale. Il fait moins de distinctions que nous. Son échelle n'a que trois degrés discernables en face des huit de la nôtre. Son modèle semble être : jamais, maintenant (ou le présent), dont la durée est variable ; à l'infini (trop long). Dans le monde de l'Arabe il est impossible d'amener quelqu'un à sentir la différence entre attendre longtemps ou très longtemps. C'est que les Arabes ne font pas cette distinction temporelle¹³.

Il ne fait guère de doute, au terme de ces observations succinctes que, dans l'acte de langage considéré comme une somme d'expression [modalités lexico-grammaticales + moda-

11. Traduit de l'anglais par M. Stora, Paris, Gallimard, 1931, 216.

12. Paris, Gallimard, 1992, 479.

13. Edward T. Hall, *The Silent Language*, New York, 1959.

lités syntaxiques] et d'expressivité¹⁴, le Méditerranéen joue beaucoup sur l'expressivité, c'est-à-dire les modalités non-verbales de la communication ou modalités pragmatiques relevant essentiellement du geste – gestes du corps (modalités kinésiques) et gestes de la voix (modalités prosodiques). Et à ce propos, j'avancerai avec le linguiste André Joly l'hypothèse que ces modalités traditionnellement considérées comme « supra-segmentales » (c'est-à-dire surajoutées aux modalités verbales) sont en fait fondamentales donc premières, c'est-à-dire « infra-segmentales » : elles sous-tendent les modalités verbales. En Méditerranée la compétence communicationnelle l'emporte largement sur la compétence linguistique...

Pour terminer et non conclure cette intervention – la nature fragmentaire de mon propos et de mon parcours l'interdit –, j'aimerais proposer deux ultimes hypothèses ou pistes de réflexion :

– La première se situe dans le cadre de la constitution ou de la redécouverte de la *pensée méridienne* pour laquelle je milite. Cette pensée est étayée par deux certitudes, à savoir que « Le corps a une fonction cognitive propre¹⁵ » et que « le langage est habité de présence corporelle¹⁶ », en d'autres termes « La chair est langagière tout comme le langage est prélevé sur une relation charnelle » (Chatelet). Notre corps est, en effet, chose parmi les choses, mais par ailleurs, il est ce qui les voit, les hume et les touche ; soulignons justement l'importance du toucher, des contacts, disons de l'*haptique*, en Méditerranée ; une danseuse, Leila Haddad, déclare à juste titre : « Notre culture est fondée sur le toucher. Au hammam déjà le massage est rituel et mutuel ». Remarquons au passage que le toucher est un sens dont le siège est plus large ou diffus qu'on ne le croit : il est répandu dans tout le corps comme le souligne M. Merleau-Ponty dans *Signes*, et M. Serres lui fait écho dans *Variations* : « La vue touche, le tact voit » (21) ; l'*haptique* relève donc de « l'ordre du toucher et du goût, voire de l'ouïe¹⁷ ». Voilà pourquoi cette pensée méridienne, qui relève de « l'entendement charnel » (Chatelet, 32), se souvient que le monde méditerranéen est le berceau de l'*aïsthésis*, l'affirmation du goût et de la sensation comme instruments de connaissance : « si le philosophe est celui qui crée les concepts, c'est grâce à une faculté de goût comme un "*sapere*" instinctif presque

14. Il n'y a pas d'expression sans expressivité ; tout énoncé résulte de l'addition de ces deux composantes dans des proportions variables : ce qu'on gagne en expressivité est perdu en expression et inversement.

15. M. Serres, *Variations sur le corps*, Éd. Le Pommier, 1999, 62.

16. F. Chatelet, *Histoire de la philosophie*, tome III, Paris, Hachette, 1972, 254.

17. A. Villani, *La Guêpe & l'orchidée : Essai sur Gilles Deleuze*, Paris, Belin, 1999, 97.

animal¹⁸ », affirme G. Deleuze dans *Qu'est-ce que la philosophie ? Sapere, c'est bien connaître par le goût, comme le rappelle Nietzsche, qui « fait dériver le sage de “sapere” (sapiens, le dégustateur, sisyphe, l'homme au goût extrêmement subtil) » (Ibid., 78). Un des grands mérites de l'étude du corps dans la culture méditerranéenne est précisément de nous rappeler que « Le sapiens de la sagesse descend de celui de la sapidité » (Serres, 61).*

– La seconde et dernière piste de réflexion trouve son point de départ dans un entretien accordé par E. Morin à l'hebdomadaire *Le Point* en août 1998 ; il y déclare ceci :

Cette Méditerranée qui n'est plus depuis longtemps le *Mare Nostrum* unitaire des Romains n'existe aujourd'hui que dans nos subjectivités : « Si nous cessons de nous sentir méditerranéens, il n'y a plus de Méditerranée »¹⁹.

Si cette prémisse est vraie, il faut en tirer hardiment la conséquence et, du coup, renverser la proposition qui nous sert de thématique : nous devrions étudier non pas « *Le corps dans la culture méditerranéenne* », mais explorer l'hypothèse séduisante que le corps serait peut-être, en dernière analyse, le lieu voire le refuge ultime d'une indéfinissable mais néanmoins essentielle Méditerranéité.

18. G. Deleuze, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Éd. de Minuit, 1991, 76.

19. *Le Point*, Spécial Méditerranée, 15 août 1998, n° 1352, 132.